

*Première séquence*

Pour la première fois depuis un an, Suzanne Klein regarda sa montre. La montre, une Swatch fidèle, avait continué de marcher pendant tout ce temps, n'avait pas dé péri. Elle avait obstinément poursuivi sa route qui ne rencontrait plus celle de Suzanne, entêtant de sa petite pulsation de cœur artificiel (de pilote automatique qui ne se déclenche que lorsque celui en titre défaille) la seule région de son poignet. La montre, sa roue de marguerite dont le temps arrache les pétales, « il m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout », avait continué pour l'honneur sa tournée d'inspection. Pas besoin de pétales, le temps n'aimait plus Suzanne. Elle s'était dirigée sans lui, abandonnée à la clarté foudroyante qu'émet la vie quand elle est sans vie. Grâce à la succession des heures, eau quotidiennement renouvelée de notre aquarium, on dépasse les obstacles, ils appartiennent une seconde avant nous au passé. Dans l'existence sans temps de Suzanne, plus de décalage salvateur : une giclée d'acide, un sentiment de déplaisir forcené, et elle coïncidait avec ce qui était

Il y avait plus de place pour être, comme si elle se tenait dans une minuscule avance. Elle se pencha sur la montre se faisant accueillante et, comme une mouche justifie son existence en servant de proie à l'araignée, elle annonçait qu'il était six heures vingt. Le temps devenait possible parce que l'avion était en avion, dans l'avion qui va de New York à La Nouvelle-Orléans, que l'avion, emmenant les fidèles horaires, leur ôte leur pouvoir, leur liberté et empêche de s'y piquer. Le temps avait cette propriété pour surgir l'instant où il est le plus contredit et le plus faible, et, une seconde, Suzanne ressentit la liberté de passe-muraille qu'on éprouve à vivre dans un lieu que l'on ne connaît pas. Une seconde, l'attache de la ceinture qui la ligotait à elle-même comme un empereur du jeu. La seconde de délivrance coïncidait avec la seconde impalpable de la montre et, le réglage porté à l'oreille qui donne l'illusion de l'absence d'elle donna à Suzanne l'illusion d'un possible lieu.

Ce n'était pas ce qui n'était ni ciel ni terre, ni mouvement ni immobilité, ni destination ni point de départ, elle trouvait un soulagement. Ce n'était pas ce qui l'apaisait, mais soudain le sentiment d'être nulle part, contredit pourtant par le billet qu'elle serrait dans la main. Pendant un instant, l'avion, la montre, l'heure avaient désigné un lieu, un temps,

tout en la délivrant du temps et du lieu. Voilà ce qu'il lui fallait. C'est alors qu'elle prit sa décision.

Quelque chose en elle qu'elle connaissait parfaitement, qu'elle chérissait, qui, plus fantomatique que les fantômes, était pourtant plus vrai que la vérité, l'accusa de parodie, lui conseilla de biffer sans pitié ce moment salvateur, de le récrire sur un ton plus funèbre et plus approprié. Mais l'illusion d'un départ insistait, arguant de faits réels et incontestables.

Suzanne n'avait-elle pas quitté Houston avec les gestes sans scrupule de la séparation éternelle par quoi on abandonne un lieu qui vous a pourtant bien accueilli ? N'avait-elle pas couru vers l'avion le long de couloirs récapitulateurs, riant aux éclats, conduite jusque-là par un jeune homme – il s'appelait comiquement Donald – chargé de la piloter pendant son court séjour dans la ville et qui avait pris sa tâche à cœur ? Il lui avait avoué avec l'ancienne gêne de qui se trouve trop jeune, et non avec l'orgueil et la sévérité de qui vous trouve trop vieux, qu'il avait vingt ans, et elle avait répété « vingt ans, vingt ans » avec la joie de qui rencontre ce qu'il a perdu, faisant croire à Donald que c'était les siens qu'elle pleurait. Et elle avait même été capable de chérir la méprise qui lui donnait à elle le regret d'un âge qu'elle adorait d'avoir été celui d'un autre, comme si, en taisant un détail biographique atroce, elle se l'était trente secondes épargné. Mais Donald l'avait fait rire et elle riait, elle riait.

Le rire est proche des larmes et, condamnée aux larmes, il ne faut pas s'étonner de verser dans l'autre, objectait un invisible donneur de cartes l'accusant de souffrir. Pourtant oui, riant aux éclats à la vue du jeune homme, remuant, chaud, dont l'empressement à lui montrer la ville (Houston) l'avait mise en retard, avait interdit d'enregistrer les bagages au comptoir ad hoc. Il entreprenait maintenant de rattraper ce retard en roulant vers l'avion la malle-cathédrale de Suzanne sur laquelle, par commodité et en raison du poids, il avait juché le sac contenant trois rangées de bibliothèque qu'un athlète de foire à maillot rayé, une tare de cinquante kilos dans la main gauche assurant son équilibre, aurait seul pu soulever.

Jusqu'ici Suzanne n'avait pu voyager sans ce sac. Maintenant il la suivait, bail moral expiré, témoin indéchiffrable d'une existence antérieure, d'une jeunesse que Suzanne ne parvenait plus à dire sienne – coupée d'elle par l'abominable douleur –, et qui voletait autour du sac comme son âme. Le jeune homme, Donald, un air surpris et débrouillard arrondissant encore sa bonne figure de Rouletabille, les pans de son veston flottant sous le vent de l'effort, poussait à demi courbé l'énorme valise vacillante surmontée de son Éden de livres, le tout juché sur un caddie. Il zigzaguait avec obstination entre des voyageurs moins hâtifs, semant au passage les pommes ou les fraises imaginaires d'un camion de primeurs débâché conduit

par un routier ivre. La combinaison de l'effort, de la jeunesse, du gai entêtement, de l'attitude (évoquant le grimpeur écartelé par la paroi qu'il semble, par un chimérique renversement de perspectives, en train d'empêcher de tomber quand c'est lui qui est en train de dévisser), le tournoiement d'un essaim de gestes accablant cette presque armoire confite en immobilité avait rempli Suzanne de joie. La jeunesse surtout, qui en évoquait une autre, la ranimait, et touchait aussi Suzanne de sa grâce propre.

Avait confirmé cette allégresse inespérée, ce retour de vigueur, qu'enfin parvenus à l'avion (il était déjà cadennassé, offrant le flanc bagué d'un cigare), l'ayant fait rouvrir pour y pénétrer, Suzanne avait exigé d'en ressortir pour, d'un mouvement preste de tire-laine, récupérer le catalogue de la fondation Ménil, butin intime prélevé sur la ville. Dans la hâte des adieux, le jeune homme sur un pied inscrivant dans l'air (avec la pose de la fillette du chocolat Menier écrivant sur un mur) son adresse personnelle, elle avait posé le catalogue, puis l'avait oublié sur une de ces chaises d'infirmes qui ont conduit un paralytique à l'avion et qui ensuite, autos tamponneuses en goguette, divaguent le long de la passerelle plissée en chenille. En un éclair, elle avait obtenu de l'hôtesse médusée qu'elle rouvre le sas et s'était emparée de son bien minime.

Enfin Suzanne rattrapait quelque chose. Enfin elle mettait en échec l'irréversible, quand même il se don-

nait sous forme de catalogue. Une décision ne ressemble pas à un choix. Regardant ses deux mains posées sur le catalogue, elles qui jadis, avec leur infime dissymétrie, offraient un modèle à toute comparaison dont un des termes, plus long que le premier, le révèle, ses mains lui paraissaient égales. Ni la droite ni la gauche ne lui indiquait une voie. Ce ne fut donc pas par les mains que vint la décision. Elle vint agenouillée comme un ange, un lys dans un vase à long col auprès, le lys très approximativement figuré par la coiffe de Catherinette qu'agitait une des bruyantes fillettes voyageant avec Suzanne (appartenant sûrement à une de ces confréries américaines), vêtue d'acné, de survêtements, d'Adidas, et portant un hennin de mariée avec voile blanc et houppette de tulle en forme de fleur. La délivrance, minute de loyauté, ouvrit la porte à la fameuse décision. Au milieu de l'affliction impérieuse et complète, de son labyrinthe de déductions extravagantes, survint un instant clair, étranger. Par cet intervalle se glissa une impression de bien-être. Les nerfs attachés comme des galériens à la rame se libérèrent, l'idée fixe, tic de l'âme blessée, Suzanne parvint un instant à l'entraver. Et ressentant soudain de l'estime pour elle-même, sensation neuve, surprenante, elle comprit que la catastrophe l'en avait aussi privée. Ce sentiment d'estime, Suzanne n'avait pas su qu'il avait fui, laissant la place à un diffus mépris : mépris muet, pas pompeux pour deux sous, sorte de timidité primordiale, de

sentiment d'indécence. Qu'on ne soit pour rien mais véritablement pour rien dans un malheur qui vous arrive, n'empêche pas de vous sentir souillée. D'une souillure d'autant plus vive que celui par qui le malheur vous arrive, ni amant infidèle ni ennemi victorieux et plus proche de vous que vous-même, ne porte aucune tache mais la noire étoile de la mort qu'il faut à la fois chérir parce qu'il s'est changé en elle et détester parce qu'elle l'a privé de lui-même. Alors, la prenant toute pour vous, cette souillure, si elle se change, mais seulement un instant, en faute, en péché final et non pas originel, l'instant d'après, comprenant que la culpabilité n'est que douleur, métamorphose raffinée de la douleur, vous la laissez se fondre dans le terne, omniprésent sentiment de néant. Et lui-même, n'étant pas suffisant, vous avoue à son tour qu'il est douleur et vous y ramène, laissant derrière lui, mue légère du serpent, le sentiment de culpabilité qui n'est, à la fin du cycle, au terme de ce circuit sans visage, que la seule façon d'avoir un rapport subjectif à soi-même. Que ce dédain de soi fût la seule façon de savoir qu'elle existait encore et que cette terrible identification l'eût un instant lâchée, soulagea Suzanne. Par quelque bout qu'elle la prît, l'existence était devenue insupportable, et ce qu'il y avait d'insupportable en elle était la seule chose qui retînt Suzanne à la vie. Non par mortification, croyez-m'en, ni espoir d'un mieux. Le plus dur de ce ravage, enclos en un seul être, relatif à un seul être,



était qu'il fallait le chérir, le traiter avec obligeance pour recevoir par lui et découvrir en lui le dernier signe d'une vie à laquelle en même temps Suzanne ne pouvait penser sans subir le coup de hache qui l'en séparait. Comment alors quitter l'existence sans la quitter? C'était ce dilemme que la décision tranchait.

Suzanne avait mille dollars en poche, le salaire de ses conférences, elle venait de Houston, ville splendide, grande comme le grand-duché de Luxembourg, parsemée de-ci de-là de centres excentrés d'où s'élèvent les forteresses des buildings, buissons ardents sous le soleil couchant, remparts de Sienna à la nuit claire, le jour soufflant rythmiquement l'écorce terrestre par des gazons, ruisselante de fontaines comme si la ville était de mousse. Était-ce à cette ville, au jeune homme qu'elle devait le sentiment de délivrance? Non, réfléchit-elle, c'était parce qu'elle était en avion, dans le no man's land du ciel, camp volant pour personnes déplacées, œillet coupé de sa tige. C'était cette solitude précise qui la libérait, distincte des solitudes bénies où l'on jouit de soi-même, liberté nouvelle tout entière ramassée en un désir de fuite. Alors, la décision lui apparut tout entière. Elle allait courir, courir devant elle, ne jamais revenir ni à Houston ni chez elle. Elle allait se séparer de tout, de ceux avec lesquels le malheur avait été partagé et à qui il l'avait liée à jamais. Désir peut-être de ne plus le partager, de l'avoir tout

à elle, dernière manière d'appartenir à ce qui l'avait quittée? Ou volonté de fuir ce malheur même et, comme à ces assaillants auxquels on s'accroche dans une mêlée mortelle, de se nouer à lui et lui faire toucher terre? Elle allait disparaître vivante, passer d'un coup du côté, non du mal mais du malheur, du côté des cataclysmes, des catastrophes que sont la misère, la solitude, le dénuement. Là enfin elle serait dans un univers à son image, elle pourrait redevenir un dieu pour elle-même, un vrai dieu, celui qui ne répond pas, ne fait pas de miracle, ne ressuscite pas les morts, dieu muet et négatif, seul dieu. Suzanne en avait fini avec la grâce et le bonheur de vivre, avec la beauté des choses le jour où... Il n'y avait pas eu d'exception en sa faveur. Ou plutôt c'était par l'exception, par un miracle à l'envers, une damnation, qu'elle avait intégré l'humanité ordinaire, générique, celle qu'aucun miracle ne sauve.

Après douze mois en compagnie de la cupide chair des soirs, de mesquins ou grandioses marchandages avec le jour, d'appels prophétiques au mieux, de tentatives diverses pour rendre son état herbivore, elle savait de source sûre que le moindre geste, le plus insignifiant besoin, l'envie d'un bain, d'un morceau de pain, ou la moins meurtrissante des situations : anesthésie générale, découverte d'une idée salvatrice, n'étaient qu'une extension de la souffrance, et qu'à l'instant où elle croyait la dominer elle était un peu plus dominée par elle, ne faisait que lui livrer une Suzanne plus docile...